

Mariette, seule, en sa qualité de fille du maître d'école, avait su écrire autrefois, dans son enfance ; mais elle avait eu si peu l'occasion d'exercer ce talent, qu'elle avait à peu près désappris.

Il n'en fut pas moins décidé que ce serait elle qui servirait de secrétaire.

Il s'agissait de répondre vite : on espérait qu'en adressant la lettre à Vitry-le-Français, Conscience la pourrait recevoir encore.

On avait bien reçu la sienne.

Mariette alla chercher chez l'épicier du papier à lettre, de l'encre, et une plume toute taillée.

Elle trouva Catherine qui faisait juste la même emplette qu'elle.

— Pour Bastien ? demanda Mariette.

— Pour Conscience ? demanda Catherine.

Et toutes deux répondirent : « Oui. »

Quand Mariette revint, elle trouva la table préparée au pied du lit du père Cadet : les deux femmes étaient assises, l'une filant, l'autre tricotant ; le petit Pierre faisait, dans un coin, des pâtés avec du sable et un dé à coudre ; Bernard avait le cou étendu sur le fauteuil préparé pour Mariette, comme s'il eût gardé sa place.

Ce fauteuil était celui du père Cadet, qu'on avait préparé pour elle : on avait pensé que mieux elle serait assise, mieux elle écrirait.

A peine fut-elle en place, que le petit Pierre se leva et quitta ses pâtés de sable pour venir voir ce qu'allait faire sa sœur, occupation qui, étant toute nouvelle dans la maison, lui paraissait bien autrement curieuse.

— Oh ! petit Pierre, dit Mariette, prends garde, tu remues la table, et j'aurai bien assez de mal à écrire, sans que l'on me tourmente encore pendant que j'écris.

— Je ne te tourmente pas, dit petit Pierre, je te regarde.

— Eh bien, je t'en prie, reprit Mariette en trempant la plume dans l'encrier, après l'avoir mouillée du bout de ses lèvres afin qu'elle prit mieux l'encre, regarde-moi d'un peu plus loin.

Mais, en se reculant, petit Pierre, de mauvaise humeur, sans doute, de se trouver distancé ainsi, fit un mouvement si brusque, que la secousse imprimée à la table gagna le bras de Mariette, et qu'un énorme pâté tomba au beau milieu de la feuille.

— Là ! dit Mariette, regarde un peu ce que tu as fait !

— Méchant enfant ! dit dame Marie, ne laisseras-tu donc jamais ta sœur tranquille ?

Petit Pierre s'en alla boudant et tournant les épaules.

Mariette employa d'abord le procédé ordinaire en pareil cas ; elle essaya d'enlever la tache d'encre avec sa langue ; mais le seul résultat de cette manœuvre fut de faire une tache grise au lieu d'une tache noire ; seulement, la tache grise était quatre fois grande, après l'opération comme l'était la tache noire auparavant.

Heureusement, Mariette avait prévu le cas : elle avait acheté, non pas une seule feuille, mais tout un cahier.

Elle enleva la première feuille, qui fut abandonnée à petit Pierre, lequel prit une allumette, la vint tremper dans l'encre, et s'en retourna sur la huche, sinon écrire, au moins faire semblant d'écrire de son côté.

Malgré ce que le pâté en avait enlevé, il restait encore suffisamment d'encre à la plume de Mariette, ce qui prouvait qu'au bout du compte toute la faute n'était pas à petit Pierre.

— Voyons, dit-elle, comment faut-il commencer la lettre ?

— Voyons, père, votre avis ? demanda Madeleine.

Le père Cadet était en voie de convalescence et commençait à parler, quoiqu'il eût encore la langue épaisse.

— Eh bien, dit le père Cadet, commence par lui dire que nous sommes tous en bonne santé ; c'est toujours comme cela que commencent les lettres.

— Mais, grand-père, dit Mariette, comment voulez-vous que je lui écrive que nous sommes tous en bonne santé, puisque vous êtes encore au lit, et qu'hier vous avez voulu vous lever, sans pouvoir en venir à bout.

— Tu as raison, dit le vieillard en poussant un soupir. Eh bien, dis-lui que vous êtes tous en bonne santé, excepté moi, qui suis malade à ne m'en relever jamais.

— Grand-papa, reprit Mariette, pourquoi voulez-vous commencer la lettre par une chose qui lui fera de la peine ?

— Au fait, dit Madeleine, pauvre enfant, il en a déjà assez de peine, sans ajouter encore à celle qu'il a.

— Avec tout ça, dit petit Pierre, vous ne commencez pas, tandis que moi, tenez, j'en suis déjà au tiers de ma page.

Et, en venant tremper de nouveau son allumette dans l'encre, il montra sa page, déjà griffonnée, en effet, jusqu'au tiers.

— Tu as raison, petit Pierre, dit Marie, commençons.

— Eh bien, mets d'abord son nom au haut du papier, dit le grand-père.

— Conscience ? demanda Mariette.

— Oui.

— Comme cela, tout court ? reprit la jeune fille.

— Tu as raison, dit Madeleine, Conscience tout court, c'est bien froid ; mets plutôt : « Mon cher enfant, » ou : « Mon fils bien-aimé. »

Mariette fit une grimace ; de cette façon, la lettre n'était plus que de Madeleine, puisqu'elle ne pouvait pas, elle, Mariette, appeler Conscience, ni son *cher enfant*, ni son *fils bien-aimé*.

Dame Marie comprit.

— Si nous mettions : « Cher ami ? » dit-elle.

Ce fut alors le cœur de Madeleine qui se révolta à son tour.

— Oh ! dit-elle, « cher ami, » c'est ainsi que l'on écrit à un étranger.

— Oui, dit Mariette. Si, au lieu de tout cela, nous mettions : « Cher Conscience... »

— Ah ! très-bien, dirent en chœur le grand-père, Madeleine et dame Marie.

— Moi, j'avais mis : « Cher Conscience, » dit petit Pierre en montrant sa page, pleine d'hiéroglyphes.

— Eh bien, dit Mariette, écarterez-vous un peu de la table, et retenez petit Pierre loin de moi, afin qu'il ne me pousse pas.

Et elle écrivit, d'une écriture un peu tremblée, mais fort lisible cependant :

« Cher Conscience, »

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

Tout le monde se regarda ; les cœurs étaient pleins. Si Conscience eût été là, les anges eussent souri de joie à ce que ces trois femmes lui eussent dit. Mais écrire, ce n'était plus un élan du cœur, c'était une opération de l'esprit.

Le grand-père rompit encore le premier le silence.

— Eh bien, dit-il, écris que tu mets la main à la plume pour lui demander des nouvelles de sa santé.

— Mais, grand-père, dit Mariette impatiente, puisque je lui écris, il saura bien que je mets la main à la plume ; — je n'écris pas avec une allumette comme petit Pierre ; — et, quant à sa santé, Dieu merci, nous savons qu'elle est bonne, puisque nous répondons à une lettre dans laquelle il nous dit qu'il se porte bien.

— Alors, écris ce que tu voudras, dit le père Cadet, visiblement humilié d'avoir émis deux avis si justement repoussés.

— Je crois que c'est encore ce que nous pouvons faire de mieux, dit Madeleine, dont le cœur maternel se fiait au cœur de la jeune fille.

— Voulez-vous ? dit Mariette, toute joyeuse et toute fière d'être arrivée à ce but.

— Oui, répondirent ensemble tous les membres du conseil épistolaire.

— Eh bien, alors, je vais aller écrire chez nous pour ne pas être dérangée comme je le suis ici. Quand la lettre sera finie, je vous la rapporterai, et vous en enlèverez ou vous y ajouterez ce que bon vous semblera.

— Va ! dirent toutes les voix.

Et Mariette, suivie du seul Bernard, se retira dans la chaumière de droite, où elle emporta plume, encre et papier, et dont elle ferma la porte derrière elle.

Au bout d'une demi-heure, elle revint. Les quatre pages de son papier étaient couvertes ; il est vrai que cette grande extension de la pensée tenait peut-être un peu à la majesté de certaines lettres, à l'exagération des alinéas, et au peu de sûreté des lignes dans le chemin qu'elles avaient pris à droite et dont elles avaient dévié, peu à peu, au fur et à mesure qu'elles avançaient à gauche.

A son apparition, tout le monde se leva, et de toutes les bouches ou plutôt de tous les cœurs sortit le mot : « Voyons ! »

Mariette commença à lire d'une voix tremblante, et en auteur qui doute de son succès :

« Cher Conscience,

» Nous avons été bien heureuses de recevoir ta lettre... »

— Eh bien, et moi donc, interrompit le père Cadet, est-ce que je n'ai pas été heureux aussi ? Bon ! voilà qu'on m'oublie, moi, comme si j'étais déjà mort !

— Oh ! c'est vrai, grand-père, dit Mariette, excusez-moi ; mais c'est bien facile à corriger. — Petit Pierre, va chercher l'encre et la plume.

L'enfant traversa la rue en courant, et rapporta les objets demandés.

Mariette prit la plume, intercala deux mots, et relut :

« Cher Conscience,

« Nous avons été bien heureux et bien heureux de recevoir ta lettre : d'abord, par

qu'elle nous a appris que tu étais en bonne santé, et, ensuite, que tu nous aimais toujours comme nous t'aimons. C'était, d'ailleurs, la seconde lettre que nous recevions de toi ; mais, comme personne ne sait écrire à la maison, — excepté moi un tout petit peu, comme tu vois, — nous n'avions pas osé te répondre la première fois. Aujourd'hui, comme tu pourrais croire que c'est par indifférence que nous ne te répondons point, bien ou mal, je t'écris pour te dire et pour te répéter, cher Conscience, que nous t'aimons de tout notre cœur... »

Mariette s'arrêta tout émue :

— Est-ce bien comme cela ? demanda-t-elle.

— Oui, oui, oui, dirent toutes les voix.

Petit Pierre battit des mains, tant il trouvait cela beau.

— Alors, dit Mariette encouragée, je continue :

« Tu as raison de croire, cher Conscience, que nous avons bien souffert et bien pleuré. Mais, puisque tu nous dis de prendre confiance au bon Dieu, nous allons tâcher de ne plus penser qu'au bienheureux moment de ton retour.

» Comme tu l'as pensé, Bastien est parti hier, et pour Chalons justement. Si nous avions su que tu fusses dans cette ville, nous l'aurions chargé d'une lettre ou tout au moins de nos amitiés pour toi ; mais nous ne connaissons pas cette ville, même de nom ; d'ailleurs, aurait-il pu te trouver au milieu de tant de monde ?

» Tu as vu l'empereur Napoléon, et tu dis qu'il ressemble à un autre homme. Nos bonnes mères ne peuvent croire cela, qu'il ressemble à un homme, celui qui enlève les enfants aux mères, les frères aux sœurs, les maris aux femmes ; elles croient bien plutôt qu'il ressemble à ce vilain démon qui est sous les pieds de saint Michel, en entrant à gauche dans l'église de Villers-Côterêts.

» Je suis bien aise que tu n'aies pas été à Notre Dame de Liesse tout seul ; il me semble maintenant que c'est impossible que nous allions visiter la bonne Vierge autrement que nous deux, et nous irons immédiatement après ton heureux retour.

» Quant à ce que tu dis, que tu voulais y aller pour lui demander que je t'aimasse toujours, crois bien que c'est inutile, mon cher Conscience, et que je t'aimerai toujours sans cela... »

Mariette s'arrêta une seconde fois, mais sans

sei

oser lever les yeux ; car elle trouvait que c'était bien hardi, ce qu'elle venait d'écrire là.

Elle eût pu, puisque personne ne savait lire, sauter par dessus ce paragraphe, comme si ce paragraphe n'eût pas existé, mais la chaste enfant était incapable d'une pareille tromperie.

D'ailleurs, tout le monde aimait tant Conscience dans les deux chaumières, que personne ne s'étonna que Mariette promit que, de son côté, cet amour n'aurait pas de fin.

Aussi tout le monde applaudit-il à la rédaction de la seconde partie de la lettre, comme on avait applaudi à celle de la première.

Mariette continua donc :

» La fin de ta lettre nous tourmente beaucoup, comme tu dois le penser, mon cher Conscience, puisqu'elle nous annonce que tu vas te battre ; aussi, comme, en allant chercher chez l'épicier une plume, de l'encre et du papier, j'ai rencontré le sacristain, je lui ai commandé une messe pour demain, sans rien dire ni à maman Madeleine, ni à maman Marie... »

— Chère Mariette ! interrompirent les deux femmes en tendant leurs bras à la jeune fille.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria celle-ci, et moi qui écris à Conscience que je ne vous en ai rien dit.

— N'importe ! tu as fait ce que je comptais faire, dit Madeleine.

— Et moi aussi, dit dame Marie.

Mariette continua :

« Mais nous espérons que tu te ménageras bien. D'ailleurs, nous nous sommes informés auprès de Bastien, et il nous a dit que les soldats du train étaient moins exposés que les grenadiers ou les hussards, qui décidaient ordinairement de toutes les victoires : ce qui faisait, a-t-il ajouté, qu'ils étaient moins estimés dans l'armée que les grenadiers, et surtout que les hussards. Mais tout cela nous est bien égal, mon cher Conscience, pourvu que tu nous reviennes sain et sauf.

» C'est le vœu que nous faisons tous du fond du cœur en te disant adieu, ou plutôt au revoir.

» Pour le grand-père, pour mère Madeleine, pour mère Marie et pour petit Pierre.

» Ta MARIETTE, qui t'aime. »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit dame Marie en larmes, où donc prend-elle tout cela ?

— Je le sais bien, moi ! dit Madeleine, en appuyant sa main sur son cœur.

— Attendez, dit Mariette, il y a encore douze ou quinze lignes.

— Voyons ! dit tout le monde.

» Bernard se porte bien ; il lève la tête et remue la queue toutes les fois que l'on prononce ton nom, ce qui est la preuve qu'il sait que l'on parle de toi.

» Pierrot et Tardif semblent tout étonnés de ne pas te voir, et de n'avoir plus personne avec qui causer ; l'un braie et l'autre mugit si tristement parfois, que c'est à fendre le cœur.

» La vache noire a mis bas un veau tout bigarré : on l'a vendu, pauvre petite bête, à M. Mauprivez, le boucher de Villers-Côterêts, moyennant trente francs. Cela est cause que, pendant six semaines, je n'ai pu contenter que les deux tiers de nos pratiques ; mais ceux qui n'ont pas pu avoir de notre lait pendant ces six semaines, me promettent bien de revenir à nous aussitôt que nous en aurons, attendu, disent-ils, que notre lait, à nous, est le meilleur de tous les laits.

» Demain, en allant à Villers-Côterêts, je mettrai cette lettre à la poste.

» Au revoir, encore une fois, cher Conscience ; que le bon Dieu te garde ! »

— Amen ! répétèrent d'une seule voix le père Cadet, Madeleine, dame Marie et le petit Pierre.

## IV.

## L'INVASION.

Pendant que la lettre de Mariette, mise à la poste à Villers-Côterêts, le lendemain du jour où elle avait été écrite, courait après Conscience, qu'elle ne devait pas rejoindre, Napoléon arrivait au point du jour à Vitry-le-Français, engageait le combat entre cette ville et Saint-Dizier, poussait, pendant trois lieues, l'ennemi devant lui, et, vers dix heures du matin, entra à Saint-Dizier, occupé depuis deux jours déjà par l'ennemi.

L'étonnement des habitants fut extrême. Depuis trois jours, ils entendaient, dans notre langue, répéter par les Russes que Napoléon était perdu ; que, dans huit jours, les armées alliées campaient sous les murs de Paris ; que la France allait être partagée, comme autrefois l'Angleterre, lors des conquêtes saxonne et normande ; et tout à coup, au milieu des fuyards, au moment où ils ne comprennent rien à cette fuite, dans un nuage de fumée déchiré par les bordées

d'artillerie et le pétilllement de la fusillade, calme, immobile sur son cheval blanc, pareil au cadavre du Cid poursuivant les Mores épouvantés, ils voient apparaître l'homme qu'ils croyaient déjà prisonnier, vaincu, mort, et qui leur dit de sa voix que n'alterait jamais une émotion quelconque :

— Soyez tranquilles, mes enfants, me voici !

Dès lors, parmi ces populations lassées, écrasées aux pieds des chevaux, chassées comme des troupeaux devant les lances des Cosaques, ce ne furent plus seulement des exclamations de joie, ce furent des cris d'enthousiasme.

Dès lors, Conscience, qui venait derrière le sauveur, — c'était hélas ! ainsi qu'il apparaissait le faux Christ, — dès lors, Conscience, quelle que fut la justesse de son esprit, lui aussi se sentit pris de cette ardente admiration qui forçait les ennemis mêmes de cet homme à s'incliner devant lui.

C'était entre Vitry-le-Français et Saint-Dizier que Conscience avait entendu, pour la première fois, le sifflement des boulets et des balles ; il avait, à ce premier ouragan de fer, fait le signe de la croix, et prononcé tout bas une prière, double action qui avait éveillé la gaieté de son compagnon monté sur les deux premiers chevaux de l'attelage. Mais, au moment où il riait, un boulet l'avait coupé en deux, et un autre soldat qui n'avait rien vu que la chute de son camarade était venu prendre sa place, sans avoir la moindre envie de rire.

Quant à Conscience, il s'était contenté de dire :

— Mon Dieu ! Seigneur, prenez son âme !

Mais bientôt les accidents pareils à celui qui venait d'initier Conscience à la vie militaire s'étaient renouvelés avec tant de rapidité et en si grand nombre, qu'il n'avait plus eu le temps de rien dire, et qu'il s'était contenté de regarder la chute des morts et des blessés avec une espèce de stupeur assez grande pour qu'il ne lui vint pas même dans l'esprit que quelque chose de pareil à ce qui arrivait aux autres pouvait lui arriver à lui.

Mais, ce qu'il avait dû d'abord à la stupeur, il le dut bientôt à son courage, ou plutôt à sa confiance en Dieu.

Pendant ce temps, toute la journée s'est passée pour Napoléon à prendre, sur les lieux mêmes, des renseignements plus précis qu'il n'avait pu les prendre à Chalons.

Ce corps ennemi auquel on vient d'avoir af

faire appartient à l'armée prussienne, commandée par Blücher. Le corps russe qui l'a précédé doit être en ce moment du côté de Brienne, et marche sur Troyes pour donner la main aux Autrichiens.

Napoléon commence à ne plus croire à sa fortune et à douter de son génie. Il a recours à la fatalité.

Brienne, le nom a résonné heureusement à son oreille ! c'est là que s'est écoulée sa jeunesse inconnue ; c'est là que se sont faites ses premières études. Où l'aiglon a pris son vol, l'aigle va s'abattre ; après tant de revers, le destin lui doit une revanche. Il datera de Brienne la première victoire de la campagne de 1814.

Napoléon donne l'ordre de marcher sur Brienne à travers la forêt de Montier-en-Der.

On espère surprendre l'ennemi à Brienne.

Malheureusement, un officier que Napoléon dépêche à Mortier, pour lui donner l'ordre de se rapprocher de lui, est pris par les Prussiens, et ses dépêches apprennent à Blücher l'arrivée de Napoléon.

L'ennemi, qu'on croyait surprendre, se retourne et nous attend. On se bat deux jours ; le premier couche sans résultat trois mille hommes de chaque côté sur le champ de bataille ; le second jour, Napoléon est obligé de battre en retraite, laissant quatre mille morts de plus étendus dans cette plaine, horizon de sa jeunesse, et où, trompé par la fatalité, comme il l'a été par la fortune et par le génie, il abandonne trois mille prisonniers et cinquante-quatre pièces de canon !

Mais, grâce à cette influence que notre jeune soldat acquiert sur les animaux, les chevaux que conduit Conscience semblent infatigables, et la batterie à laquelle il appartient est une de celles qui peuvent suivre la retraite sur Troyes.

Alors, Conscience s'élance dans le tourbillon qui l'entraîne. — De temps en temps, Napoléon disparaît et semble se perdre ; puis, tout à coup, dans une direction inattendue, gronde le canon et retentit un cri de victoire.

C'est Champaubert ! Montmirail ! Château-Thierry ! Montereau ! En dix jours, Napoléon a tué quatre-vingt-dix mille hommes à l'ennemi.

Mais aussi, partout où Napoléon n'est pas, sa fortune est absente ; derrière lui l'ennemi se reforme, et, toujours vaincu, avance toujours. — Les Anglais sont entrés à Bordeaux ; les Autrichiens occupent Lyon ; les débris des armées qu'il

a battues forment, en se réunissant, des armées trois fois nombreuses comme la sienne ; ses maréchaux sont mous, paresseux, fatigués, chamarrés de cordons, écrasés de titres, gorgés d'or : ils ne veulent plus se battre ; trois fois, les Prussiens, qu'il croit tenir à sa merci lui échappent : la première fois, sur la rive gauche de la Marne, par une gelée subite qui raffermît les boues dans lesquelles ils devaient s'engloutir ; la seconde fois, sur l'Aisne, par la reddition de Soissons, qui leur ouvre un passage au moment où il croit les acculer à ses murailles ; la troisième fois, à Montereau, par la faute de Victor qui, en retard d'une heure, leur livre le pont qu'il eût dû occuper. Tous ces présages n'échappent point à Napoléon : il sent que, malgré ses efforts, la France lui glisse entre les mains. Sans espoir d'y conserver un trône, il veut au moins y obtenir un tombeau. A Montereau, il redevient simple artiller, pointe les pièces, reste au milieu des boulets sifflants, espérant toujours, mais en vain, qu'il y en aura un pour lui, comme il y en a eu un pour Lannes, pour Duroc, pour Bessières. A Arcis-sur-Aube, un obus tombe à ses pieds ; il pousse dessus son cheval tout frissonnant ; l'obus éclate, le couvre de terre, et éventre son cheval sans le toucher, lui ! Enfin, à Laon, où il attaque cent mille hommes avec trente-trois mille soldats, il arrive à demi-portée de canon de l'ennemi avec une batterie volante, la place lui-même sous le feu de l'artillerie prussienne, et, comme il s'approche afin de parler à un jeune soldat qu'il lui semble reconnaître pour l'avoir déjà vu plusieurs fois calme et souriant au danger, un obus tombe dans le caisson que ce jeune soldat conduit, au moment où celui-ci, descendu de cheval, s'apprête à l'ouvrir, y met le feu, le fait éclater, et enveloppe Napoléon et son cheval dans un cratère de flammes et de fumée qui dévore tout ce qui l'entoure et l'épargne seul !

Décidément, la mort ne veut pas de lui.

On sait les moindres détails de cette campagne, qu'on relit toujours dans cette espérance étrange, que l'histoire a reçu de Dieu la permission d'en changer le dénouement.

Enfin, après avoir, dans des élans de lion, bondi de Méru-sur-Seine à Craône, de Craône à Reims, de Reims à Saint-Dizier, il reçoit à Troyes, où il a poursuivi Winzingorode, la nouvelle que les Prussiens et les Russes, sans s'inquiéter davantage de lui, marchent en colonnes serrées sur Paris.

Aussitôt il part, arrive le 1<sup>er</sup> avril à Fontai-

nebleau, continue sa route, et apprend, en relayant à Fromenteau, près des fontaines de Juvisy, que, depuis le matin, l'ennemi occupe la capitale.

Dès lors, trois partis lui restaient à prendre.

Il avait encore à ses ordres cinquante mille soldats, les plus braves et les plus dévoués de l'univers, réunis, massés, pressés autour de lui. Il ne s'agissait, pour que leur dévouement et leur courage portassent leurs fruits, que de remplacer les vieux généraux, qui avaient tout à perdre, par de jeunes colonels, qui eussent tout à gagner. A sa voix, encore puissante, la population pouvait s'insurger. Mais, alors, Paris était sacrifié ; les alliés, selon toute probabilité, brûleraient Paris en se retirant, et détruire Paris, ce grand centre d'intelligence, de lumière et de civilisation, c'était décapiter la France, c'était jeter l'Europe dans une obscurité pareille à celle des éclipses ; et qui sait, pendant cette éclipse, si courte qu'elle fût, ce qui pouvait arriver ?

Il n'y avait qu'un peuple comme les Russes que l'on pût sauver par un tel remède. Moscou avait été brûlé sans inconvénient ; Moscou, ce n'était que des pierres et du bois.

Le second parti était de gagner, avec les cinquante mille hommes qui restaient, l'Italie, la terre des vieilles victoires républicaines, en ralliant à soi les vingt-cinq mille hommes d'Angereau, les dix-huit mille hommes du général Grenier, les quinze mille hommes du maréchal Suchet, et les quarante mille hommes du maréchal Soult. On y retrouvait Eugène avec cinquante mille hommes environ. Napoléon commandait encore à près de deux cent mille hommes ! Mais, pendant ce temps, la France restait occupée ; de nouveaux intérêts se créaient, les anciens disparaissaient : c'était presque, au bout de trois mois — et il fallait au moins trois mois pour cette opération — c'était presque une conquête à faire.

Puis, peut-être aussi craignait-il que ces beaux champs de bataille de Lodi, d'Arcole et de Rivoli ne lui criassent, en passant, vengeance pour la République, égorgée au 18 brumaire...

Restait un troisième parti, qui était de se retirer derrière la Loire et de faire la guerre de partisans, la guerre de Charette, de Stofflet et de la Rochejaquelein : une Vendée impériale.

C'était bien pauvre près des campagnes d'Italie, de Prusse et d'Autriche !

Une déclaration des alliés parut, portant que

l'empereur Napoléon était le seul obstacle à la paix générale.

Cette déclaration ne laissait plus que deux ressources à l'homme qui en était l'objet :

Sortir de la vie à la manière d'Annibal ;  
Descendre du trône à la manière de Sylla.

Il se décida pour la première.

Le poison de Cabanis fut impuissant ; c'était la dernière trahison dont il devait être victime. La mort le trahit, comme eût pu faire un de ses diplomates ou de ses maréchaux.

Alors il eut recours à la seconde, et, sur un chiffon de papier aujourd'hui perdu, il écrivit les lignes suivantes, les plus importantes peut-être qu'une main mortelle ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, au trône de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à la France. »

Il y avait bien de la grandeur dans cette renonciation — ou peut-être bien de la fatigue, tout simplement.

Le bruit de tous ces événements, qui n'avaient d'importance réelle pour les habitants de nos deux chaumières qu'en raison de l'influence qu'ils pouvaient avoir sur le sort de Conscience, leur était arrivé affaibli par l'éloignement, défiguré par la transmission. Seulement, un jour, ils avaient entendu le canon à Neuilly-Saint-Front ; une autre fois, à Château-Thierry ; une autre fois, à la Ferté-sous-Jouarre ; une autre fois, enfin, à Meaux, et ce canon avançait de plus en plus sur Paris.

Et chacun de ces coups de canon avait eu un écho dans leur cœur, car chacun de ces coups de canon pouvait être la mort de leur enfant.

Puis, un jour, ils avaient vu repasser en déroute tout le corps d'armée du duc de Trévise.

Ils avaient entendu dire que le maréchal avait laissé prendre, à Villers-Côterêts, son parc d'artillerie.

Son parc d'artillerie ! Peut-être Conscience était-il venu jusque-là ! peut-être Conscience n'avait-il été, un instant, qu'à une lieue d'Haramont ! peut-être Conscience était-il tombé, là, entre les mains de l'ennemi !

Deux fois ils avaient reçu des nouvelles de

Conscience : une fois, de Montereau, après la bataille. Il avait été de ces intrépides artilleurs qui avaient servi les pièces avec lesquelles l'empereur avait foudroyé, revenant, lui aussi, à son ancien état d'artilleur, les Wurtembergeois sur le pont et dans les rues de Montereau.

Là, il lui avait entendu dire, pour lui-même et à demi-voix, ces paroles si caractéristiques, tout en pointant les canons dont les boulets portaient la déroute et la mort à l'ennemi :

— Allons, Bonaparte, sauve Napoléon !

Mais Bonaparte, puissant à sauver la France en 1796, était impuissant à sauver Napoléon en 1814.

Une autre lettre était arrivée encore de Château-Thierry. Conscience, comme par miracle, avait été préservé jusque-là ; tous ses compagnons avaient été tués ou blessés ; trois chevaux étaient tombés sous lui. Napoléon l'avait remarqué, et lui avait dit :

— Voici déjà deux fois que je te trouve au milieu du feu, calme et tranquille comme un vieux soldat. La troisième fois que je te rencontrerai, tu me feras souvenir que je te dois la croix.

C'était une belle promesse ! Aussi Conscience, tout fier, le soir même avait écrit, et l'avait transmise à ses parents. Tous le monde avait été bien joyeux dans les deux chaumières, à cette idée que Conscience pouvait revenir avec la croix, s'il rencontrait une troisième fois l'empereur. Mais Madeleine, avec son cœur de mère plein de pressentiments funèbres, avait secoué la tête en murmurant :

— Hélas ! c'est au milieu des balles et des boulets qu'ils se rencontrent !... Qu'arrivera-t-il s'ils se rencontrent une troisième fois ?

Puis, on n'avait plus entendu parler de Conscience.

Seulement, quelques jours après la lettre datée de Château-Thierry, qu'avait reçue Madeleine — car c'était toujours à sa mère que Conscience écrivait — Catherine en avait reçu une de Bastien, lettre écrite par un camarade, attendu que, sous le spécieux prétexte qu'il lui manquait deux doigts à la main droite, Bastien n'écrivait jamais lui-même, quoique, à l'entendre, il écrivait autrefois, et avant la balle Wagram, à rendre jaloux, non-seulement maître Pierre, l'ancien maître d'école d'Haramont, mais encore M. Oblet, le maître d'école actuel de Villers-Côterêts.

Bastien avait rencontré deux fois Conscience :

une fois à Troyes en Champagne, une autre fois à Craône. Les deux amis s'étaient tendrement embrassés ; mais, comme les hussards et les soldats du train ne marchaient pas d'habitude ensemble, il avait fallu se quitter.

Cependant, ils comptaient se retrouver le lendemain, l'un près de l'autre, sur le champ de bataille de Laon.

La lettre de Bastien était datée du 7 mars au soir.

Depuis ce temps, on n'avait plus entendu parler de Bastien ni de Conscience.

On avait eu l'idée d'écrire une seconde lettre à Conscience ; mais, comme il n'avait probablement point reçu celle qui lui avait été adressée à Vitry-le-Français, on avait renoncé à ce grand travail d'esprit et de cœur, que l'on regardait d'avance comme un travail perdu.

Puis, ainsi que nous l'avons dit, on avait entendu le canon se rapprochant de Paris.

Puis, on avait vu repasser par Villers-Côterêts et Vauciennes tout le corps d'armée du maréchal Mortier en déroute.

Puis, on avait vu apparaître des uniformes étrangers ; on avait entendu une langue étrangère...

Un jour, le canon avait retenti à l'ouest.

Le lendemain, d'un air joyeux, l'ennemi avait crié : « Paris ! Paris ! Paris ! »

Puis, les journaux avaient annoncé que *l'ogre de Corse* était enfin précipité du trône, qu'il ne s'était jamais appelé *Napoléon*, mais que son nom était *Nicolas*, et que, par grâce spéciale, on lui donnait pour résidence une petite île au milieu de la Méditerranée.

Cette île se nommait l'île d'Elbe.

Les Bourbons lui succédaient sur le trône, et nos bons amis les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, les Wurtembergeois et les Saxons, allaient rester trois ou quatre mois en France, c'est-à-dire le temps que l'on croyait nécessaire au nouveau ou plutôt au vieux trône pour s'affermir.

## V.

CE QUI ÉTAIT ARRIVÉ À CONSCIENCE LA TROISIÈME FOIS QU'IL AVAIT RENCONTÉ L'EMPEREUR.

Tout cela, comme nous l'avons dit, était bien vague aux yeux et aux oreilles des habitants des deux chaumières.

Ils s'inquiétaient peu que l'ex-empereur se fût appelé Napoléon ou Nicolas, le lion du désert ou le vainqueur des peuples.

Ils ignoraient complètement ce que c'était que l'île d'Elbe.

Ils savaient à peine ce que c'était que les Bourbons.

Ce que le père Cadet savait, c'est que les Russes étaient campés sur sa terre, si bien labourée, si bien ensemencée, si bien hersée par le voisin Mathieu, et qu'il ne fallait pas compter sur la récolte de la prochaine année, écrasée aux pieds des chevaux.

Ce que savaient Madeleine, dame Marie et Mariette, c'est que l'on ne recevait point de nouvelles de Conscience, et que plus d'un mois s'était écoulé depuis qu'il avait écrit.

Bastien gardait le même silence.

Au reste, la poste avait, pendant quinze jours à peu près, cessé de marcher, et venait d'être rétablie depuis huit jours à peine. Les chemins, coupés de tous côtés par les armées ennemies, étaient rendus peu à peu à la circulation. La tranquillité de Paris, l'établissement du gouvernement nouveau, apportaient à la province cette amélioration qui devenait de jour en jour plus sensible.

Cependant Mariette n'avait pas encore osé reprendre le service matinal de ses pratiques de Villers-Côterêts ; il n'était point séant, pour une jeune et belle fille comme elle, de s'aventurer au milieu des bivouacs qui couvraient la plaine et de la garnison qui emplissait la ville. Les ordres les plus sévères avaient cependant été donnés par le général Sacken, qui commandait l'immense corps d'armée russe, s'étendant de Laon aux limites occidentales du département de l'Aisne.

Quant à Bernard, on avait pu remarquer une chose : c'est que, pendant toute la matinée du 8 mars, il avait semblé fort inquiet. Vers une heure, il avait paru prendre le vent, s'était tourné du côté de l'est, et avait poussé un triple hurlement qui avait rappelé avec terreur aux pauvres femmes le hurlement à peu près pareil qu'il avait poussé le jour où Conscience s'était coupé le doigt.

Tardif, Pierrot et la vache noire avaient répondu à ce hurlement, chacun à sa manière et dans sa langue.

Toute la journée on avait été fort inquiet ; Bernard, pendant le reste de cette journée et pendant les journées suivantes, était resté triste

mais calme ; seulement, de temps en temps il poussait une plainte, comme si cette plainte correspondait à une douleur qu'eût subie une personne éloignée.

Madeleine secouait la tête tristement.

— Il est arrivé malheur à Conscience, disait-elle ; il souffre, puisque Bernard se plaint.

Les deux femmes essayaient de la rassurer ; mais leurs consolations étaient d'autant moins efficaces qu'elles avaient les mêmes craintes au fond du cœur.

Enfin, un matin, c'était le 3 mai, Mariette se tenait pensive au seuil de la porte, lorsqu'à la sortie du village, et s'avancant vers les deux chaumières, elle aperçut le facteur.

Le facteur venait-il aux chaumières, ou allait-il au petit château des Fossés ?

Le cœur de la jeune fille battit violemment.

Mais son doute fut bientôt résolu. Le facteur l'aperçut à son tour, et, en l'apercevant, éleva une lettre en l'air.

Mariette jeta un cri de joie qui retentit jusque dans la chaumière de Madeleine, et elle s'élança au-devant du facteur.

Le facteur de son côté doubla le pas.

En une seconde Mariette fut à lui.

— Une lettre ! une lettre de Conscience, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais pas si c'est de Conscience, dit le facteur, mais c'est une lettre qui vient de Laon.

— Donnez.

— La voici. C'est dix sous, ma petite belle.

Mariette fouilla à sa poche, en tira dix sous, les donna au facteur, et jeta les yeux sur l'adresse.

L'adresse était d'une main inconnue.

Cependant, comme cette lettre semblait en contenir une autre, comme la jeune fille seule savait lire, et allait probablement être chargée de la lecture de cette lettre, elle en brisa le cachet.

En effet, la première lettre en contenait une seconde avec cette suscription :

*Pour Mariette seule.*

Ces trois mots étaient bien de la main de Conscience, et cependant ils étaient si singulièrement écrits, ils suivaient si peu la ligne droite, que, au lieu de rassurer Mariette, ils l'effrayèrent.

En ce moment, Madeleine parut sur la porte.

— Une lettre! une lettre, n'est-ce pas? s'écriait la pauvre mère.

Mariette cacha vivement dans sa poitrine le papier destiné à elle seule; puis, s'approchant vivement, et toute tremblante de se trouver ainsi isolée de la famille par le bien-aimé de son cœur :

— Oui, dit-elle, une lettre... mais je ne sais pas si c'est de Conscience.

— Est-elle cachetée de noir? demanda la pauvre mère.

— Non, de rouge, dit Mariette.

— Dieu soit loué! s'écria Madeleine; en tout cas, elle ne m'annonce pas la mort de mon enfant.

On rentra dans la chaumière, et l'on trouva le grand-père tellement penché hors du lit, qu'il avait failli en tomber.

Lui aussi avait entendu ce cri! « Une lettre! une lettre! »

Dame Marie l'avait entendu également du jardin, où elle était occupée à cueillir quelques légumes, et, comme elle accourait de son côté, en même temps que petit Pierre, toute la famille se trouva au complet pour écouter la lecture de la lettre.

Mariette commença :

« Très-chère et très-honorée mère... »

— Ah! s'écria-t-elle, quoiqu'elle ne soit pas de son écriture, la lettre est de lui.

— Mais pourquoi donc n'écrit-il pas lui-même? demanda Madeleine inquiète.

— Nous allons le savoir, dit Mariette.

Et elle reprit :

« Très-chère et très-honorée mère,

» Ne vous inquiétez pas trop d'abord, en voyant que cette lettre, qui vous vient de moi, n'est point de mon écriture. J'emprunte la main d'un ami pour vous donner de mes nouvelles, et vous dire qu'à la bataille de Laon, au moment où me reconnaissant, et où, sans doute, se rappelant la promesse qu'il m'avait faite, s'il me retrouvait une troisième fois sous le feu, l'empereur s'avançait vers moi, un obus a fait sauter le caisson que je servais, et, m'enveloppant d'un nuage de flamme et de fumée, m'a renversé évanoui et tout à fait comme mort! En un instant, tout a disparu à mes yeux, et j'ai cessé de voir et d'entendre... »

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! murmura Madeleine.

— Pauvre Conscience! dit Mariette en essuyant les larmes qui mouillaient ses yeux, et qui l'empêchaient de lire.

— Continue donc! dit le père Cadet.

Mariette reprit :

» La fraîcheur du soir m'a fait revenir à moi; on enterrait les morts et on enlevait les blessés. On s'aperçut, à mes plaintes, que je n'étais pas mort, et l'on m'emporta à l'hôpital. Ce fut là seulement que je m'aperçus que l'action du feu avait surtout porté sur ma vue, et que je courais risque de la perdre... »

— Perdre la vue, mon pauvre enfant! s'écria Madeleine.

— Attendez donc! dit Mariette, vous voyez bien qu'il ne l'a pas perdue, mais qu'il court seulement le risque de la perdre.

— Tu as raison, dit Madeleine. Lis, mon enfant, lis!

— Oui, lis! lis! répétèrent toutes les voix avec un frissonnement qui indiquait l'impatience.

« Depuis ce temps, on me tient les yeux bandés, le chirurgien de l'hôpital disant que c'est nécessaire à ma guérison; mais, malgré ses encouragements, je crains beaucoup de ne plus jamais y voir comme autrefois... »

— Aveugle! aveugle! mon pauvre enfant est aveugle! s'écria Madeleine en se tordant les mains.

— Mais, pour l'amour de Dieu, dit Mariette, prenez courage, mère Madeleine; je sais bien qu'il dit qu'il craint de ne plus y voir comme autrefois, mais il ne dit pas qu'il soit aveugle.

Et tout en essayant de consoler la mère de Conscience, Mariette éclatait elle-même en sanglots.

Dame Marie était tombée sur une chaise, et petit Pierre, qui s'était rapproché d'elle tout doucement, lui disait :

— Dis donc, mère Marie, si Conscience est aveugle, il va donc être comme le pauvre qui demande l'aumône à la porte de l'église?

Mariette reprit :

» Cependant, ma chère et honorée mère, ne vous désespérez point, car il me semble m'apercevoir qu'il y a du mieux, et, grâce à vos prières, à celles de dame Marie et de Mariette, s'il plaît au Seigneur, je guérirai.

» Je voudrais pouvoir vous donner des nouvelles de Bastien; mais celles qui sont venues jusqu'à moi sont des plus tristes. Un hussard qui est avec moi à l'hôpital, et qui faisait partie

de son régiment, l'a vu tomber au milieu d'une charge, frappé d'un coup de sabre à la tête. A la quantité de sang qui coulait sur son visage lors de sa chute, on craint qu'il n'ait eu le front fendu.

» On ne l'a pas revu depuis, et personne ne sait ce qu'il est devenu.

» S'il est mort, c'est un brave soldat et un honnête garçon de moins, et, comme il nous a rendu de véritables services, j'espère, ma très-chère et très-honorée mère, que vous et nos amis ne l'oublierez pas dans vos prières.

» Adieu, ma très-chère et honorée mère, faites-moi écrire par Mariette à l'hôpital de Laon. La lettre me parviendra et me fera une grande joie, malgré le chagrin que j'éprouverai de ne pouvoir la lire.

» Je vous embrasse bien tendrement et bien respectueusement, vous priant d'embrasser de ma part dame Marie, Mariette et petit Pierre, et de demander au grand-père sa bénédiction pour moi.

» Votre fils,

» CONSCIENCE. »

Puis, après le nom du jeune homme tracé par sa main, venaient, en manière de *post-scriptum*, ces deux lignes, que l'on reconnaissait pour être de la même écriture que le corps de la lettre.

« Vous voyez bien, ma chère et honorée mère, que j'ai pu signer moi-même, ce qui est la preuve que tout n'est pas encore perdu! »

La lettre commencée dans la crainte avait fini dans les larmes. Les trois femmes pleuraient; l'enfant pleurait en les voyant pleurer; le grand-père s'était renfoncé dans son lit.

Mais celle qui pleurait le plus douloureusement, quoique, grâce à un effort plus grand, elle parvint à cacher ses larmes, c'était Mariette; car elle pensait avec terreur à cette seconde lettre contre laquelle son cœur battait, et qui contenait, selon toute probabilité, la vérité que Conscience n'avait pas osé dire à sa mère.

Aussi, comme elle avait hâte de connaître cette vérité, quelle qu'elle fût :

— Allons, dit-elle à Madeleine, du courage, bonne mère! du moment où Conscience a signé son nom, c'est qu'il n'est pas aveugle tout à fait; du moment où il ne l'est pas, c'est qu'il ne le sera pas... Tenez! moi, ajouta-t-elle en essayant de sourire, j'ai bon espoir, et la preuve...

Elle chercha dans son esprit un prétexte pour s'éloigner, et, apercevant la faucille pendue à la muraille :

— Et la preuve, continua-t-elle, c'est qu'au lieu de me désoler avec vous, je vais aller faire de l'herbe pour la vache noire, qui nous donnait ce bon lait que nous allions vendre à Villers-Côterêts avec Conscience. Allons! priez pour lui, comme il le demande; moi, je vais travailler, puisque M. le curé dit que travailler, c'est prier.

Et, en affectant une gaieté qui était bien loin de son cœur, Mariette détacha la faucille de son clou, embrassa les deux femmes, et s'éloigna vivement, marchant vers la partie la plus rapprochée de la forêt, qui était celle où elle avait l'habitude d'aller couper de l'herbe, et poussant sa brouette devant elle avec une force nerveuse qu'elle devait à la surexcitation dans laquelle elle se trouvait.

Mais à peine eut-elle dépassé les dernières maisons du village, à peine fut-elle arrivée sous l'ombre des premiers arbres, qu'elle arrêta sa brouette, s'assit dessus, prit en tremblant la lettre dans son fichu, en rompit le cachet, et lut ce qui suit :

« J'ai voulu t'écrire cette lettre tout entière de ma main, ma chère Mariette, quelque peine que tu doives avoir à la lire, car il y a des choses que je veux dire à toi, et qui ne peuvent point passer par la plume d'un autre... »

Et, en effet, ces quelques lignes, comme les suivantes, étaient presque illisibles, les lettres s'enchevêtrant les unes dans les autres, et les lignes se brouillant sans cesse.

— Ah! pauvre Conscience, murmura Mariette, qui, à la vue de ce triste désordre, devina tout.

Et, poussant un soupir, elle continua :

« Mariette, je n'ai point osé l'écrire à ma mère, parce que c'est trop affreux; Mariette, je suis aveugle!... »

Mariette jeta un cri; des larmes jaillirent de ses yeux, et, quoiqu'elle les essuyât avec une espèce d'acharnement pour arriver à la suite de la lettre, elles coulaient avec tant d'abondance, que la pauvre enfant ne pouvait lire à travers le voile humide qui se renouvelait sans cesse devant ses yeux.

Cependant, grâce à la puissance de sa volonté, elle parvint, sinon à tarir, du moins à suspendre ses larmes, et continua :

« Mariette, l'explosion a brûlé mes yeux! je suis aveugle pour la vie! Je ne vous verrai plus jamais avec les regards du corps, ni toi, ni mère Madeleine, ni dame Marie, ni le grand-